

NUMERO 419

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Chers lecteurs, [Lacan Quotidien](http://www.lacanquotidien.fr) vous retrouvera à la rentrée. Vous aurez lu, cultivé votre jardin, voyagé, découvert des artistes, des œuvres, rencontré des interlocuteurs précieux, et voudrez faire partager surprises, amusements, trouvailles, réflexions, voire déconvenues et questions, quant à l'état du monde. Les vacances ne sont qu'un bref suspens du temps avant les événements à venir dans le Champ freudien dont les thèmes trouveront sûrement en vous quelque écho pendant cette période estivale. Adressez à la rédaction vos textes, de ces textes vifs, courts, dont la pointe analytique acérée fait la marque de [LQ](http://www.lacanquotidien.fr). Très bon été !

[LQ](http://www.lacanquotidien.fr)



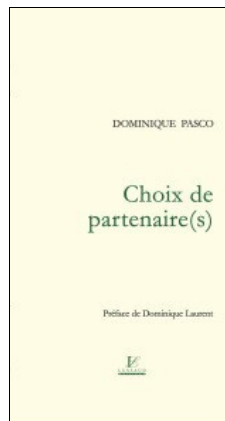
La collection des éditions Lussaud, *L'Impensé contemporain—Ghyom*, s'agrandit avec ces deux nouveaux livres, *Choix de partenaire(s)* de Dominique Pasco et *Trouver sa solution avec la psychanalyse* d'Elisabeth Pontier, respectivement préfacés par Dominique Laurent et Guy Briole. Les ouvrages de cette collection exposent le réel en jeu dans les cures contemporaines. Françoise Haccoun

Quelles boussoles pour le couple aujourd'hui ?

par Sylvie Goumet

À propos de *Choix de partenaire(s)* de Dominique Pasco

Le choix de ce titre consonne avec les embarras contemporains et convoque la perspective lacanienne du partenariat *de jouissance*. En effet, le terme de partenaire est relativement récent ; il apparaît sous la plume des auteurs du XVIII^e siècle et ne tarde pas à désigner le partenaire amoureux. La notion de partenaire signe une rupture avec le couple traditionnel : elle met en lumière l'absence de conjonction entre l'Un et l'autre. Le dire des analysants témoigne de cette jouissance coupée de l'Autre, une jouissance a-sexuée qui s'attrape par l'objet *a* et connecte le sujet non pas à l'autre mais à son propre corps. L'expérience de l'analyse permet à celui qui l'entreprend d'identifier son ou ses partenaires de jouissance discrets et masqués qui, parfois, peuvent s'incarner dans l'autre sans pour autant que s'établisse avec lui le rapport auquel l'un aspire. C'est sur cette voie que s'engage Dominique Pasco, c'est l'objet de sa réflexion dans *Choix de partenaire(s)*.



Comment donc chacun est-il conduit à choisir son partenaire ? « Comment un homme et une femme peuvent-ils s'entendre lorsque le mythe de l'Œdipe, la loi symbolique ne les guide plus? » (1) En l'absence du soutien symbolique que procurait jadis le couple, ces questions orientent les sujets vers un analyste. Ce défaut appelle à une invention, à une élaboration dont témoigne la clinique.

Nous aurions envie de rêver, à lire le cas de Lou, qu'il serait beau d'arpenter les allées du château des Dames pour s'extraire de l'idéalisation, défaire les identifications sans en passer par les affres du réel ! Mais l'auteure met en garde le lecteur : au cœur même de l'idéal, nul n'échappe au frisson mêlé d'effroi qui indexe le réel.

Cet axe de lecture démonte l'illusion que l'expérience analytique s'arrête quand le récit génère une satisfaction, quand la boucle semble bouclée et que le désir a le dernier mot. Au-delà du démontage des fictions de chaque sujet, demeure ce point de réel, *partenaire impossible* avec lequel chacun se coltine et qui génère des embrouilles plus ou moins vertigineuses.

Dominique Pasco nous invite à entendre six récits d'analyse dont cinq sont des parcours de femmes, un homme venant décompléter la série. Elle nous engage donc à suivre avec elle quelques déclinaisons : partenaire du désir ou de l'amour, partenaire du symptôme, partenaire de jouissance. Il s'agit dès lors de déterminer ce qui se masque ou ce qui fait effraction et quelles identifications soutiennent le sujet. L'analyse fait place à la contingence et au manque quand le sujet aspirait à y être comblé.

Nous commençons la lecture par une incursion au pays du père et du symptôme avec Léna et Emma qui cherchent chacune à se dégager de la jouissance du père pour ouvrir la voie de la rencontre amoureuse. L'une a affaire aux larmes du père, l'autre à la surdité dont il fait preuve envers sa fille.

Anna et Lou sont, quant à elles, arrêtées par l'énigme du désir auquel fait barrage le ravage maternel. Dans ces deux cas, que ce soit sur le mode du dégoût de la rencontre des corps ou sur celui de la division entre mari et amant, le dire de la mère produit une fixation de jouissance qui entrave leur vie amoureuse. L'ennui fait, pour la première, écran à la honte de sa virginité. La seconde dissimule sous le vent de la contestation, un penchant à se ranger sous la dépendance à l'Autre. Pour chacune, *encore*, ce qui se dessine dans la cure ouvre la question du féminin et de la contingence.

Angoisse, ennui, atteinte du corps ou virginité sont autant de manifestations de l'«évidence du désir que rien ne peut satisfaire». (2)

L'orientation analytique permet de ne pas reculer devant les formes actuelles du malaise dans la civilisation, c'est ainsi que Dominique Pasco accompagne Alexandre et Yasmina pour pacifier le réel auxquels ils sont confrontés sans bénéficier de l'étayage symbolique.

Au travers de ces récits, se déploie ce point essentiel et incontournable des cures : à partir de l'adresse à l'analyste, se constitue le partenaire du symptôme. Au fil des chapitres, la plainte de chacun, et son traitement, s'opère, via le transfert. Dominique Laurent, qui a rédigé la préface de *Choix de partenaire(s)*, éclaire ce versant : l'auteure « fait entendre deux modalités du transfert dans la clinique. Elle permet de distinguer en somme la clinique sous transfert liée à la lecture du texte de celle liée à la jouissance de *l'apparole* ».

[Lien vers ecf-echoppe](#)

Traversées de pragmatique lacanienne

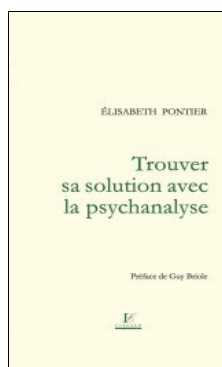
par Françoise Haccoun

À propos de *Trouver sa solution avec la psychanalyse* d'Elisabeth Pontier

« *L'analyse est l'unique dispositif offrant de s'avancer dans la nuit opaque et singulière de la jouissance* » (4)

Cet ouvrage est éthique et politique.

Lecteur, vous ne pouvez pas lire le livre d'Elisabeth Pontier sans un consentement intime à endosser la responsabilité de cette question première : « Voulons-nous croire encore à l'inconscient et au symptôme pour ce qu'il contient de plus réel, de plus singulier et de plus vivant chez chaque parlêtre ? ». (5) Ce fil rouge en soulève un autre : que peut promettre le discours analytique pour qui s'y engage ?



Quelle autre formule au plus près du réel, énoncée dans la préface de Guy Briole, pourrait délimiter l'enjeu de cet ouvrage ? « Vide, trou, manque, absence, les vicissitudes de la vie ont amenés ces sujets à les combler avec une solution toujours particulière » (6). Ce titre surprenant, *Trouver sa solution avec la psychanalyse*, laisse supposer qu'il y aurait des recettes prêtes à l'emploi. Nullement. Extrayons un à un chacun des termes : trouver/sa/solution/avec/la psychanalyse. Ils se déclineront au cas par cas en une succession de signifiants : trouvaille, solution inédite et privée, à *chacun sa formule*, vif d'une clinique singulière, invention, bricolage, nouage, tressage, nomination, *savoir-y-faire*...

C'est un ouvrage de casuistique.

Aucun des huit cas présentés par Elisabeth Pontier ne font série, ce qui objecterait à sa thèse extraite d'une leçon freudienne prise à la lettre : considérer la singularité de chaque cas sans savoir préétabli ni assuré, sans technique standard. Chaque cas surprend, il est vivant et contient trouvailles, découvertes inattendues et contingentes. La définition de *cas* est empruntée à l'étymologie, de *casus, cadere*, soit ce qui arrive, ce qui est soumis à la rencontre contingente. Nous affirmerons que les cas présentés sont de véritables événements. L'auteure se laisse enseigner par les dires des patients qui savent, mieux que quiconque, leurs solutions singulières, faisant « de chacun une pièce unique » (7).

C'est un ouvrage de praxis lacanienne.

Sur une boîte d'allumettes, Lacan lisait la formule suivante : *L'art d'écouter équivaut presque à celui de bien dire* (8). Une torsion entre analyste - celui qui écoute - et l'analysant - celui qui dit - est introduite. Tâches réparties, nous dit Lacan ! Pas d'analyse sans analyste. Ce n'est décidément pas un ouvrage d'exposés de cas mais celui d'une analyste qui s'expose à son acte avec « une *technique d'interprétation*, dont le maniement heureux exige certes du tact et de l'exercice » (9). L'analyste se risque à rendre compte de ce *dialogue* inédit dans cette rencontre unique.

Dans sa préface, Guy Briole rappelle que « Lacan a mis le désir de l'analyste au centre d'une éthique de la pratique dont l'exigence est qu'elle ait, chaque fois, à se réinventer » (10). Je rapporterai ces moments cruciaux des cures exposées afin de dégager l'émergence du désir de l'analyste dans son acte et de préciser comment il opère. Par ses manœuvres visant le réel en jeu, Elisabeth Pontier se fait le partenaire-analyste des sujets. Elle y dévoile les mystères du transfert et de ses effets. Interprétations, nominations, opèrent comme *coupure contre la jouissance* : « C'est votre secret » (11) dit-elle à Claire pour border la blessure qui constitue pour elle l'imposture paternelle. A Liliane, afin d'opérer un écart entre dire et dit d'un Autre trop consistant : « C'est ce qu'il vous dit, mais est-ce bien ce qu'il veut ? » (12). L'analyste accuse réception de la solution inventive d'Alice en s'exclamant « C'est merveilleux ! Vous êtes une conteuse ! » (13)

C'est un ouvrage tissé par les concepts du dernier et du tout dernier enseignement de Lacan.

C'est la clé de sa lecture et de l'abord des cures de ces parlêtres du XXI^e siècle. La parole est la grande force de la psychanalyse. « Prendre langue » est l'heureuse formule d'Elisabeth Pontier pour indiquer que la jouissance du corps est nouée au langage. Les huit cas sont traversés par cet axe qui circule entre les pouvoirs de la parole et la langue qui se jouit.

Cet ouvrage, enfin, rend compte d'une clinique psychanalytique qui répond à la définition proposée par Jacques Lacan : « La clinique psychanalytique, c'est le réel en tant qu'il est impossible à supporter. L'inconscient en est à la fois la voie et la trace pour le savoir qu'il constitue : en se faisant un devoir de répudier tout ce qu'implique l'idée de connaissance » (14).

[Lien vers ecf-echoppe](#)

1 - Pasco D., *Choix de partenaire(s)*, Éditions Lussaud, Coll. L'Impensé contemporain - Ghyom, p.22

2 - *Ibid.*, p.102

3 - *Ibid.*, p.16

4 - Pontier E., *Trouver sa solution avec la psychanalyse*, Éd. Lussaud, Coll. L'Impensé contemporain - Ghyom, p. 100

5 - *Ibid.*, p. 20

6 - *Ibid.*, p. 12

7 - *Ibid.*, p. 22

8 - Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973

9 - Freud S., *Ma vie et la psychanalyse*, chap. IV, Idées/Gallimard, Paris, 1968

10 - Pontier E., *Trouver sa solution avec la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 11

11 - *Ibid.*, p. 27

12 - *Ibid.*, p. 39

13 - *Ibid.*, p. 87

14 - Lacan J., *Ouverture de la Section Clinique*, *Ornicar ?* n°9, Bulletin périodique du Champ freudien, 1977

Gett - Le procès de Viviane Amsalem

par Eve Sarfati

Après *Prendre Femme* qui relate l'enfermement de Viviane dans son mariage, suivi de *Shiva* qui décrit à travers le deuil la pression sociale et familiale exercée sur les femmes, *Gett*, dernier volet de la trilogie de Shlomi et Ronit Elkabetz, se focalise sur la coercition et la violence que subit Viviane du fait de la loi religieuse.



Viviane est une femme pleine de vie, volontaire et fière. Les souffrances qu'elle endure dans son mariage depuis vingt ans lui sont désormais insupportables. Son sentiment d'humiliation va grandissant, et elle voit dans la séparation d'avec son mari froid, insipide et devenu pratiquant, le seul moyen de sauver sa conscience d'elle-même. Elle demande le *Gett*, le divorce. Mais, selon la loi juive, il requiert le plein consentement de son mari.

Elisha s'obstine à refuser. Aime-t-il encore sa femme ou ne supporte-t-il pas l'idée qu'elle veuille se débarrasser de lui à tout prix ? Psychorigide, jaloux à l'idée que quelque chose, qu'il ne parvient pas à définir, lui échappe, l'époux abuse de son droit, moyen qu'il détient encore d'exercer un pouvoir sur cette femme. Et il y a surtout dans cette obstination sourde et aveugle l'ultime possibilité de rester en contact avec celle qui ne l'aime plus, en la faisant souffrir. Viviane entame alors un procès qui durera quatre ans avec, pour revendication centrale, « la liberté ». De quoi parle-t-elle exactement alors que ce *Gett, qu'elle revendique à corps et à cris*, ne lui sera d'aucune utilité quant aux droits qu'il accorde ? En effet, elle ne veut pas d'autres enfants, elle ne veut pas refaire sa vie et elle n'attend aucune indemnisation financière.

Les tribunaux israéliens en charge des mariages et des divorces sont religieux, et la posture insolente de Viviane, réfractaire au machisme ancestral, lui porte d'emblée préjudice. Le film débute sur les interrogatoires des rabbins et aborde la question du divorce de la façon la plus absurde qui soit, sous l'angle d'un droit archaïque radicalement inadapté à la réalité sociale. Dans tout tribunal, le divorce est envisagé à partir de son aspect le plus froid, détaché du vécu singulier et intime de la personne.

Le huis clos étouffant des tribunaux rabbiniques occupe *tout* le scénario ; véritables séances de torture que Viviane subit jusqu'au bout, accompagnée de son avocat. Qu'est-ce qui motive réellement sa présence dans ces lieux dont elle ne reconnaît pas l'autorité ?



Tout le monde notera la fermeture d'esprit des rabbins, leur machisme face à toute « épreuve sentimentale ». Mais ce qui fait battre le cœur du film ne se situe pas là. Il s'agit de mettre en exergue, à travers ce que ce tribunal oppose à la volonté de Viviane de se débarrasser de son mari, ainsi que dans la rigidité de ce dernier, *les ressorts qui animent encore le couple en tant que tel, au moment où la séparation s'impose comme inéluctable.*

Tous deux s'accordent sur un seul point : leur vie commune est devenue un enfer. Mais la souffrance qu'ils vivent chacun de leur côté est différente, et c'est dans cette opposition que réside l'impossibilité d'accepter la moindre revendication que l'autre tente de prononcer. La compréhension de l'autre, la sensibilité à ses attentes, le dialogue, ont toujours été les absents de cette vie commune. Un semblant d'entente *ne peut pas surgir dans la salle glauque d'un tribunal* où règne un droit vécu comme absurde et arbitraire (quelque soit le droit en question, même si le film *Gett* pousse à son paroxysme cet aspect dramatique de l'application de la loi). Le hiatus est immense entre ce qui dit la loi et cette configuration affective, faite des souffrances passées et de la douleur de ce moment qui signe l'échec. Il s'avère être un supplice supplémentaire insupportable car il transforme le temps du procès en un ultime épisode de ce mariage raté...

Le film, dans son premier tiers, semble s'étirer en longueur dans le vide et l'insipide de la misère. La succession des témoignages percute en profondeur les enjeux à l'œuvre dans une séparation, les paroles mettant progressivement en relief ce qui a contribué à l'enfermement de Viviane et de son mari. Puis le scénario se déploie avec une force inouïe, transcendant les limites de l'espace confiné du tribunal et traversant le temps de la relation tout entière. Les échanges sont poignants, colorés par toute la palette des sentiments qui oscillent dans un couple entre amour, affection, habitude, attachement infantile, animalité d'un pathos en souffrance, douleurs indicibles, rage, résignation, volonté de meurtre ou du moins d'anéantissement de l'autre. La tendresse a disparu, il ne reste que les passions tristes, la rancœur et les remords liés à la pression familiale et sociale, ainsi que la culpabilité d'avoir à supporter d'être devenu celui qui accuse, qui plaide, qui se défend, qui demande que justice soit faite *par les autres.*

Les hommes *attendent* « le respect », les femmes *demandent* de l'amour, de la considération. C'est ce qui ressort des interrogatoires.

L'harmonie entre les hommes et les femmes, séparés par ce qui les constitue, est-elle possible ou doit-elle à jamais rester un idéal inaccessible ? N'y a-t-il pas un malentendu constitutif à tout mariage ? Viviane n'a été ni battue, ni trompée, mais contrairement à son mari qui n'a pas intégré qu'être marié ne se limitait pas à s'aliéner à l'autre, elle a rêvé d'une relation, d'un regard, d'une reconnaissance de son existence par la vie en commun, de cette chose qui justifierait ce choix qu'elle a fait « comme ça »... Le temps a passé, elle ne se souvient même plus de ce qui la motivait le jour où elle est entrée dans cet enfer. Elle a mis quatre enfants au monde, et elle pense que c'est pour eux qu'elle est restée vingt ans sous le toit de cet homme. Aujourd'hui, elle souhaite réparer quelque chose de cette méprise d'elle-même, en s'arrachant à cette situation dans laquelle son mari et la loi veulent la condamner à vie.

Dans un couple en échec, c'est souvent celui qui a aimé qui décide de partir. Car les sentiments qui l'ont marqué à vie restent la source d'une souffrance inextinguible tant qu'il est en présence de l'autre. Bien au-delà de ce que peuvent provoquer les coups, l'indifférence de celui qui s'est installé dans un contrat protégé par le droit blesse celui qui a aimé ; celui qui a probablement fait tout ce qu'il pouvait pour être aimé. Celui qui ne s'est jamais attaché à l'autre autrement que par l'habitude, le déteste certainement depuis longtemps, et ce à son corps défendant. Mais l'échec dont il se sent peut-être (enfin) responsable devient ce qui l'empêche de partir. Ce serait le pire des aveux qu'il ait à faire sur sa personne et sur sa vie.

Le *Gett*, - et tout autre procédure qui formalise la séparation de manière générale -, dit le mariage comme à l'envers de ce qu'il signifie. Le remplacement d'un pathos vécu dans l'intime, et toute la singularité d'une histoire subjective, s'opère par un fait objectif qui atteste de la déconstruction du couple, de manière publique et sous la forme universelle que lui donne le droit. La procédure oblige à entendre et à faire résonner pour tous, ce qui est encore invisible tant que la Loi ne l'a pas subsumé sous une généralité prévisible, et tant que les juges n'ont pas posé leur verdict.

C'est exactement ce qui est insupportable pour Elisha, et c'est ce que recherche Viviane, à tout prix, même dans les murs de ces tribunaux qu'elle abhorre.

La seule chose qui sépare définitivement un homme et une femme pour toujours attachés par l'intimité qu'ils ont vécu (même après leur divorce) est la différence de représentation, et donc de statut, qu'ils donnent à ce qui a été vécu. Dans le cas d'Elisha et Viviane, l'un cherche à persister dans ce qu'il vit en acceptant sa souffrance tant qu'elle est cachée. Il s'oppose ainsi à l'autre qui souhaite plus que tout mettre cette incompatibilité au grand jour afin de tenter de se défaire de ce qu'elle signifie quant à lui-même.

La seule séparation véritable réside alors dans la possibilité de détacher les protagonistes par l'affirmation publique de ce qui les oppose : comment chacun pense, ressent et vit ses attentes déçues, ses rêves brisés, la discorde, la souffrance, et l'échec.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani**

édition **cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin et Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahooigroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.